

MEMOIRES DE M. EMILE ROBERGE DE DOLBEAU,
NE A ST-COME DE BEAUCE LE 3 JUIN 1890.

Notes prises par J. Emile Fortin de Dolbeau
le 19 juillet 1971.

Mes aïeux sont partis de Bayeux en Normandie pour venir s'établir sur l'île d'Orléans au Canada. Mon aïeul était Pierre. Mon grand-père est né à l'île d'Orléans, il est venu s'établir à St-Patrick, Comté Dorchester, il était marié à Vitaline Gagnon de Ste-Marie - ils étaient mes parrain et marraine. Mon père est né à St-Patrick.

Mon grand-père est venu ensuite à St-Côme où, avec ses enfants, il a défriché la terre où je suis né.

De ce mariage est né mon père Louis, Joseph, France, Eugène, Hyppolite, Georgianna, Elmire et Marie. (Mon grand-père s'appelait Jean).

Joseph s'est noyé à 22 ans.

France s'est marié à une Irlandaise du nom de MacNamara, il demeurait dans le Maine.

Eugène a marié une Irlandaise, Maudy Donavan.

Hyppolite a marié Laure Ducharme de St-Georges.

Georgianna, Marie et Elmire ne se sont pas mariées, elles sont mortes très âgées.

Mon père s'est marié à St-Georges à Elizabeth Loignon, sa mère était irlandaise. Nous étions une grande famille, 16 enfants, plusieurs sont morts jeunes.

Le plus vieux c'était moi Emile, Cécile, Wilfrid, Imelda, Yvonne, Blanche, Charlemagne, Donat, Aimé, Gérard, Lionel, Marie Donat, Valery, Irène, Anette et Thérèse.

Cécile est morte à l'âge de 21 ans, elle n'était pas mariée.

Wilfrid était marié à Marie Anne Bolduc, il est mort à Valleyfield.

Irène est religieuse, elle demeure aux Etats.

Imelda, Thérèse et Valery qui était marié à Antonio Robitaille de Québec sont mortes dans un accident d'automobile à Lévis en 1962. Marie Donat qui les accompagnait est restée invalide à la suite de cet accident. Elle demeure à Québec.

Blanche est morte toute jeune.

Donat est mort, il avait 4 ou 5 ans.

Gérard âgé de 63 ans, est médecin à St-Ephrem Cté Beauce, il est marié à Anette Robitaille, il vient de partir ce matin pour retourner chez lui, il a passé 15 jours au chalet de Louis-René au Lac St-Jean.

Lionel est marié à Lucienne, il demeure aux Trois-Rivières.

Aimé est marié à Cécile Méthot, il demeure à Québec.

Annette est mariée à Michel de Savoye, elle demeure à Québec.

Je me suis marié à Fleur-Ange Bélanger pendant la guerre en 1916, elle est morte en 1937. Lorsque je me suis marié, je travaillais pour le gouvernement provincial, département de la voirie - j'avais 26 ans.

Du côté de ma mère, il y avait deux familles, Fortunat Loignon et Charles Veilleux. Ma grand-mère s'appelaït Isabella McIntyre.

Avec son premier mari, Fortunat Loignon, elle a eu 3 enfants, Thommy, ma mère Elizabeth et sa soeur Sarah; Thommy est mort l'année passée à Jackman, il avait 95 ans, sa femme était une Vallée - je ne me souviens plus de son nom de baptême.

Du deuxième lit (Veilleux), il n'y avait que des filles Georgianna, Emma, Alosia et Valéry.

Georgianna était mariée à Edmont Hébert - Emma à Ludger Dionne industriel et ancien député au fédéral - Valéry à Ernest Bélanger, frère de ma femme Fleur Ange et Alosia à Emile Renaud fondateur du Club Automobile de Québec.

Nous avons eu 7 enfants, Claire Isabelle, Louis-René, Marc André, Marie Laure, Louise, Andrée et Germaine.

Claire Isabelle, ma plus vieille, est mariée à Louis-René Perron de Dolbeau, propriétaire d'autobus.

Louis-René est marié à Gervaise Cossette du Cap de la Madeleine, il travaille à la comptabilité chez Dmtar.

Marie Laure est mariée à Roger Godbout, contremaître à Dmtar.

Et Germaine est mariée à Louis-Philippe Moreau, greffier à la Ville de Dolbeau.

Marc André est décédé à l'âge de 4 ans, Louise à 12 ans et Andrée à 2 ans.

Mon père a travaillé sur la terre avec mon grand-père longtemps, il avait deux terres de large et au bout de cela deux autres morceaux de 4 acres - il avait aussi deux lots à bois. En plus d'être cultivateur, il était contracteur pour la Great Northern dans le Maine. Je me suis occupé passablement des chevaux chez nous, on gardait toujours une quinzaine de chevaux, on était à 15 milles des Lignes et les chantiers de mon père étaient à environ 15 milles de la maison.

Il n'y avait pas de bureau d'immigration sur les routes secondaires, il y en avait sur les grandes routes comme Lévis-Jackman. Jusqu'à la guerre de 1914, il n'y avait aucune difficulté à traverser les Lignes - chez nous, les bureaux de douanes étaient à 10 milles de chaque côté des frontières - on ne s'occupait pas de ça dans ce temps là.

Pendant la guerre de 1914, c'est devenu sévère, il fallait savoir lire et signer son nom pour traverser, on voyait des revolvers sur les bureaux aux offices de douanes, il y avait beaucoup de jeunes gens qui se cachaient dans ces coins là.

C'était drôle des fois, on passait des hommes aux Etats qui ne savaient pas lire ni écrire, on leur disait si les hommes des douanes passent et vous parlent dites n'importe quoi qui vous passera par la tête, ils ne comprennent pas un mot de français, les douaniers remettaient leurs crayons dans leur poche et branlaient la tête, ça se passait comme cela. Lorsque nous montions des hommes au chantier et quand on pensait qu'il pouvait y avoir du danger pour un homme, on le faisait passer par un petit chemin qu'on avait fait dans le bois, on le faisait débarquer avant d'arriver à l'office des douanes, il contournait les douanes par le bois et on le prenait en passant plus loin. Des fois les douaniers venaient fouiller dans les camps.

J'ai été à l'école par chez nous dans une petite école de campagne, ma première maîtresse a été Esther Bluteau qui a mariée Ludger Larochelle, ensuite ça été Délina Fortin, et Adeline Leclerc - savez-vous que c'est pas mal vieux ça, j'avais à peu près 6 ans.

L'école était déjà bâtie quand j'y suis allé. La terre de mon père était à 2 milles de l'école, on y allait à pied ordinairement, mais dans les tempêtes d'hiver on y allait en voiture, on était plusieurs. Plus tard on se conduisait nous autres même à l'école, on avait plusieurs chevaux. L'inspecteur de l'école c'était un Tanguay. De nos compagnons d'école, il y avait des Morissette, des Fortin, des Corriveau. Le rang chez nous on l'appelait Linière sud, on était à 3 milles du village. Quand le curé avait des reproches à faire, il disait ça c'est pour les gens de Linière sud ou Linière est. Le bureau de poste de St-Côme porte le nom de St-Côme Linière. St-Côme Kennebec Road, conduit à la rivière Kennebec dans le Maine. Quand les Anglais sont venus pour prendre Québec, ils ont passé par la Kennebec et sont redescendus par la Chaudière. Vous avez dû entendre dire que les gens de la Beauce, ils les appelaient les jarrets noirs, c'est parce que tout le monde portaient des grandes bottes noires. Quand ils arrivaient à Lévis et à Québec, ceux qui n'avaient pas de bottes avaient toutes les jambes noires parce que les terres étaient toutes en terre noire, et ceux qui avaient des bottes, ces bottes-là étaient noires aussi. C'est pour ça que ces gens-là de la Beauce ont été appelés "les jarrets noirs". Les gens de la Baie St-Paul, on les appelle les voleurs de moutons, ça veut pas dire que c'était tous des voleurs de moutons par exemple.

Dans les maisons dans ce temps-là, il n'y avait pas d'acqueduc, comme à l'école, on allait chercher l'eau au puits à la tonne. Pas d'électricité non plus, ça chauffait au bois partout dans les écoles aussi, mais les hommes proches de l'école allaient allumer le poêle un peu avant que les enfants arrivent, quand la maîtresse ne couchait pas à l'école.

Quand j'ai eu fini l'école dans le rang chez nous, je suis allé 3 ans à Ste-Marie de Beauce. Là j'étais pensionnaire, c'était à 35 milles de chez nous. On est tous allé dans des écoles en dehors, il y avait des grands dortoirs de 100 et 110, c'était les Frères des Ecoles Chrétiennes. Il s'est passé quelques petits faits dans ce temps-là, on était malcommode comme aujourd'hui les enfants le sont vous savez. Au printemps les p'tits gars, on jouait aux marbres. Dans la nuit il y en avait qui envoyait une poignée de marbres dans le passage qui avait 100 pieds de long. Ça faisait toute une histoire, le veilleur cherchait celui qui avait envoyé ça. Quand il le trouvait c'était plusieurs jours en punition, mais il avait bien de la misère à

trouver le coupable, on se fermait, on faisait les morts - j'avais un nommé Groleau un beau-frère qui était pas du monde pour jouer des tours. Une fois moi, j'avais enlevé le battant de la grosse clochette qu'il y avait au dortoir, pour nous réveiller le matin. Ça sonnait vers 5- $\frac{1}{2}$ hres le matin ça, c'était de bonne heure. J'avais arraché le grelot de la clochette...(il rit de bon coeur)... pendant 2 jours on n'a pas entendu sonner la fâmeuse clochette, le Frère devait se dire "J'voudrais bien savoir quel maudit enfant qui a fait ça"... Une autre fois on avait attaché une corde après le rideau qui fermait la cellule du Frère qui couchait dans notre dortoir. Une fois tous les enfants couchés, en tirant la corde, on a vu tomber le rideau et vu le Frère en caleçon, on avait ben ri... c'est moi qui avait fait ça, mais le Frère l'a jamais su, on fermait nos boîtes vous savez... quand un gars faisait un bon coup de même, on ne le déclarait pas, j'me rappelle des noms de deux frères, Eustache et Agaton, lui c'était un "rough and tough", on a eu un gros Frère français, il pesait 300 livres. Après 3 ans passés là, j'étais le plus vieux chez nous, il fallait aider au père et j'aimais pas l'école plus que le besoin. J'ai fait ma communion à 12 ans et suis sorti de l'école à 15 ans et j'ai commencé à aller dans le bois, je menais des chevaux. J'ai commencé jeune à travailler étant le plus vieux.

J'ai fait toutes sortes d'ouvrages sur la terre, de l'abatti, coupé du grain à la faucille, du foin à la faux. On avait 2 lots de bois, fallait travailler dessus à tous les ans pour les garder.

Dans la Beauce y a toujours eu du chevreuil. Sur nos lots, il y en avait beaucoup. On en tuait des fois accoté après la maison, on en avait toujours à manger chez nous. J'ai commencé à chasser avec un fusil à baguette, j'avais une douzaine d'années, le canon était long, on mettait de la poudre, une bourre et du plomb, on foulait ça dure, avec ça on tuait des lièvres et des perdrix, il y en avait en masse. Le chevreuil on tuait ça à l'année dans ce temps-là, il n'y avait pas de garde-chasse. De temps en temps on voyait passé un orignal, mais à présent il paraît qu'il y en a passablement, il y en a aussi dans le Maine. Le chevreuil est déménagé dans le Vermont, parce que l'orignal chasse le chevreuil, ça prend des permis aux Etats-Unis aussi, c'est très sévère.

J'ai travaillé chez nous et dans les chantiers jusqu'à l'âge de 26 ans, mon père contractait les chantiers et les draves. On partait ordinairement l'automne, on y passait l'hiver et on sortait sur la terre au printemps, sans revenir à la maison et ça prenait au plus 3 heures pour aller chez nous. Durant les Fêtes, sur tous les hommes qu'il y avait dans nos chantiers, il y en avait environ 3 qui allaient chez eux pour les fêtes, ce n'était pas comme aujourd'hui, ça descend à toutes les fins de semaine.

Quand j'ai commencé à aller dans le bois, les bons hommes étaient payés \$26/par mois. Comme j'avais fait 3 ans d'école commerciale, moi je tenais les livres de mon père, c'était facile il n'y avait pas de pension, ni d'assurance-chômage, ni ça ni ça - tant de jours de faits, à tant, ça faisait tant - on faisait un chèque et c'était tout, les hommes étaient payés, la pension se trouvait payée, elle était comprise dans le salaire.

Mais quand on a fait à la job du bois de 4', là ce n'était pas la même chose. Un homme arrivait avec sa poche de bagage, il prenait une job, il apportait pour son cheval son foin et son avoine, on louait les scies, on leur vendait seulement le tabac et le linge des fois. J'ai fait une vingtaine d'années de bois et drave, la drave environ 60 jours par année. Quand on revenait à la maison on était tanné de manger des "beans" on mangait pas seulement de ça mais les "beans" revenait souvent. On était bien nourri en général, on donnait du chevreuil aux hommes des fois, mais ils n'aimaient pas ça disant que c'était pas assez nourrissant pour le travail qu'ils faisaient. L'automne on avait un peu de misère à avoir du boeuf, alors mon frère et moi, on était braconnier un peu, on montait nos carabines et on tuait un chevreuil de temps en temps, mais les hommes n'aimaient pas le chevreuil. Un jour un foreman me dit "Ecoute, j'ai une carabine ici, ça fait 2 boîtes de cartouches qu'on me dépense et on a tué rien qu'un petit chevreuil, es-tu capable de faire mieux? On n'est pas capable d'avoir de boeuf, faut faire quelque chose". J'en avais tué assez pour nourrir les hommes de deux camps...

J'avais un bon "chum" par là, Elzéar Plourde, qui a travaillé au moulin ici, il venait dans le bois par chez nous, il avait un de ses frères forgeron, il a travaillé avec nous autres dans le bois, ensuite il s'est engagé pour le téléphone, à la construction des lignes, plus tard il est venu à Dolbeau, électricien au moulin.

Après que je me suis marié, j'ai laissé la terre chez nous, j'avais 26 ans, j'ai travaillé commis sur la construction des routes. Je m'étais acheté une maison au village et j'ai été resté là - la route de Lévis-Jackman se construisait - mon beau-père Irénée Bélanger était foreman sur ce chemin là, je suis rentré comme commis. Au bout de 3 ou 4 jours, on a reçu une lettre du Gouvernement disant de me congédier - on ne savait pas de quel parti politique j'étais - c'était des rouges au Gouvernement dans le temps. C'est moi qui avait reçu la lettre comme commis, j'ai été la montré à mon beau-père, lui était un organisateur du parti libéral, il m'a dit va donc montrer ça au docteur Cantin - c'était un organisateur lui aussi - il m'a dit retourne travailler, je vais t'organiser ça. Ça s'est bien réglé parce que j'ai travaillé 8 ans là, j'ai été travaillé pour la Voirie jusqu'à Matane, l'été j'étais commis à la Voirie et l'hiver j'allais dans le bois. Dans les derniers temps je prenais une job de 4 pieds, une couple de 1000 cordes, toujours du côté américain, ça prenait 45 minutes pour se rendre là en automobile, j'ai été 8 ans dans le même camp. La compagnie qui faisait couper le bois c'était la Great Northern de Bangor, Maine.

Une fois marié, j'ai resté dans ma maison au village de St-Côme jusqu'en 1926 alors qu'est arrivé le grand feu de St-Côme. Ma deuxième femme que j'ai ici restait en face de ma maison, la maison de son père avait brûlée aussi. Après le feu je me suis coupé du bois pour rebâtir, mais je n'ai pas bâti. Beaucoup de monde était resté sans travail, plusieurs sont venus travailler au Lac St-Jean - j'en ai rencontré quelques-uns et je me suis dit, je vais aller par là, je ne veux plus aller dans le bois. Mon père était mort, c'était un de mes oncles qui avait continué les contrats, le grand manitou c'était Edouard Lacroix et ça payait pas - j'ai travaillé un hiver pour lui, on travaillait 24 heures par jour pour gagner \$3.00 des fois \$4.00. Dans le bois on commençait à travailler au petit jour, il faisait clair de bonne heure, c'était dehors. Quand on charroyait on avait 6 et 7 milles de charroyage, on savait à quelle heure on partait le matin mais le soir on ne savait pas à quelle heure on allait arriver - vers 9 heures le plus souvent - les chemins se faisaient en glace pour le transport du bois, pas de montagne par là. C'était tout du gros bois qu'on coupait, on faisait des longueurs de 40 et 50 pieds, et on le dravait dans des petites rivières, ça prenait des hommes et de la dynamite à tous les croches des rivières.

Après le feu de St-Côme, je suis venu à Dolbeau, retourné chez nous, mon beau-père était à se rebâtir, j'ai travaillé tout l'été à la construction et à l'automne, je suis retourné à Dolbeau et le lendemain (1927), je me suis mis à bâtir la maison où on est dans le moment. Le feu de St-Côme a eu lieu le 4 août 1926, le couvent n'a pas brûlé, il a été protégé par des grands arbres qu'il y avait tout proche, l'église n'a pas brûlé non plus - monsieur le curé était là et il y avait plusieurs américains avec m. le curé Lamontagne. Un des américains qui était là a dit à m. le curé "prenez mon chapeau et donnez-moi de l'eau et je vais sauver votre église" - les couvertures étaient toutes en bardeaux et il n'avait pas plu depuis plusieurs jours, il faisait très chaud. Il est monté sur l'église avec une chaudière d'eau et aussitôt qu'un tison tombait sur l'église, il courait avec sa chaudière d'eau et l'éteignait - il avait éteint plusieurs tisons ici et là, c'est lui qui a sauvé l'église. D'autres américains ont aidé ailleurs dans le village. Les religieuses du couvent avaient sorti toutes les statues et les images saintes et les avait placées dans les fenêtres tout le tour du couvent et il n'a pas brûlé. Le feu était sauté par dessus et était allé brûler la maison du docteur Cantin, mon oncle Eugène Roberge - le feu sautait ici et là et allait prendre dans un autre coin - il y a jusque des maisons qui ont brûlées à 2 milles, il n'y avait pas d'eau ni de système contre les incendies. Un moment donné le feu a pris dans le clocher de l'église, il y avait des nids d'oiseaux là, un de mes beaux-frères a vu la fumée, il est monté et l'a éteint, mais quand ça été le temps de descendre il ne trouvait plus le trou où il était passé, il y avait trop de fumée. On peut dire que celui qui a sauvé l'église du feu ça été un américain. Il avait demandé la permission au curé avant, il est monté sur l'église avec une tasse et une chaudière d'eau et où il voyait qu'un tison voulait prendre, il courait avec sa tasse d'eau et l'éteignait.

Quand j'ai vu que le feu prenait partout à la fois et que c'était bien dangereux pour les enfants, je les ai envoyés sur les côtes autour du village. Quand ça été le temps d'aller les chercher, ils étaient rendus à plus d'un mille dans des granges.

En mai 1927 donc, je suis arrivé à Dolbeau. J'ai acheté mon terrain et me suis mis à construire le lendemain - j'ai payé le terrain \$65.00, le contrat compris dans ce prix là avec quittance - c'était au début de Dolbeau, le terrain mesure 40' x 125'. C'est bien trop étroit mais que voulez-vous c'était de même, c'est Beauchemin qui a fait les plans de la ville.

J'ai commencé à travailler sur le boom de la compagnie, le chemin de fer est arrivé à Dolbeau cette année-là, je gagnais .35 cents de l'heure. Quand j'ai bâti ma maison, ma famille était pas arrivée, je l'avais laissée à St-Côme dans un loyer que j'avais pris après le feu. J'ai travaillé environ 2 mois sur le boom, c'était Edmond Girard qui était foreman - il restait le 2ième voisin de ma maison. Ensuite je suis entré à l'expédition du papier, c'était Jos Dumoulin qui était foreman. Voisin de ma maison quand j'ai bâti, c'était Philippe Huard, le père de Philippe, Barthélemy et Alcide Huard - ils ont bâti en même temps que moi. Ma maison était la dernière de la ville du côté sud, passé ma maison c'était les maringouins (y en avait vous pouvez pas vous imaginer). Plus loin vers le Juvénat c'était la ferme de Scott, c'était Joseph Perron qui était gardien de la ferme et des bâtisses, il cultivait la terre de Scott avec des hommes.

Les premiers magasins bâtis sur le boulevard, ça été Dessureault, Jos Labbé, Napoléon Labbé, un Rousseau, Pamphile Boivin avait ouvert un restaurant, Paul Morin tenait un magasin dans la côte de l'autre côté de la rivière à Mistassini, Michel Guénard avait un magasin au village des Pères Trappistes. Pendant plusieurs années, c'était les Pères qui vendaient tous les légumes et le lait, plusieurs années après, Eugène Boivin a passé les légumes pour les Pères, ensuite il a pris ça à son compte.

Il y a eu une grève au moulin en 1934, je travaillais au shipping. J'ai travaillé là pendant 28 ans, Jos Dumoulin était surintendant de deux départements - la finishing et le shipping - moi, je m'occupais du chargement, c'était Jos Lamothe qui était à la pesée. J'ai arrêté de travailler au moulin un an avant d'être à ma pension, j'avais trop mal dans les bras et ça me fatiguait. J'ai arrêté de travailler pendant 4 mois et quand j'ai repris l'ouvrage on ne m'a pas donné d'aide, tout était à l'envers dans la shed, je m'étais déplacé un nerf dans le bras en travaillant, ça me faisait souffrir, j'ai dit à Penny, j'arrête de travailler, je ne reviendrai pas travailler après-midi, je vais aller me faire soigner à Québec, je ne resterai pas comme ça avec ce bras-là.

Cet accident-là m'était arrivé dans la nuit, dans le jour j'aurais été au first aid, mais j'y suis pas allé - j'aurais peut-être eu une indemnité de la Commission des Accidents mais je ne m'en suis pas occupé - j'avais des rhumatismes dans le bras aussi, j'avais de la misère à remuer mon bras - où je travaillais dans la shed c'était pas chauffé l'hiver. Je me suis senti de ce mal là pendant deux ans, j'avais été voir Boily le ramancheur il m'avait fait du bien, fallait que je me serve de mon bras gauche pour changer de vitesse à mon char. Quand j'ai été mieux, j'allais passer des bouts de temps au chalet de mon gendre Louis-René Perron en face de l'île Laurendeau du côté de Mistassini. J'avais un grand jardin pendant quelques années, ici en arrière de la maison, je me suis toujours fait un jardin - c'est la première année que ce n'est pas moi qui l'ai fait - ça fait 5 ans que je ne vais plus en faire au chalet de Louis-René - j'allais souvent à la pêche dans le bois par ici, ça fait 3 ans que je n'y suis pas allé.

Pendant que je travaillais au moulin, un nommé Dessureault s'est fait couper les deux jambes, il travaillait pour mon département. Quand le papier arrivait du moulin dans la shed, il le prenait avec un truck électrique pour le charger dans les chars - il y avait deux rangées de chars - et on mettait un "ganway" entre les deux mais le ganway n'avait pas été placé. Dessureault était un type assez nerveux, il a voulu entrer dans le char du reculon, il est tombé assis dans la porte du char et le truck lui est tombé sur les deux jambes - il est allé à l'hôpital c'est entendu - il n'est pas encore mort, il reste aux environs de Shawinigan.

Il est arrivé un autre accident à un nommé Desmarquis, il était tombé entre deux rouleaux, il avait été brisé pas mal, il est mort à l'hôpital à Roberval. Un jour un nommé Guay était venu voir son frère qui travaillait au moulin, l'élévateur marchait et la barrière était pas fermée, il a voulu reculer et il est tombé dans le trou de l'élévateur à 150 pieds de hauteur, une barre de fer l'avait traversé d'un travers à l'autre, il est arrivé mort en bas - il était un frère à Jos Guay "le noir" qui était marié à une soeur de Mme Bergeron le barbier Louis.

Je me rappelle d'un tremblement de terre en 1925, j'étais à St-Côme, c'était un hiver en février, je pense, j'étais dehors et j'ai entendu gronder et trembler un peu, j'ai pensé que c'était des tracteurs qui arrivaient du bois, mais il n'y avait pas de tracteurs, on m'a dit que ça avait été un tremblement de terre - je n'y avais pas pensé.

Savez-vous que j'oubliais presque un des grands événements de ma vie, et le voici - en 1937 à Dolbeau, j'ai eu la douleur de perdre ma première femme, elle est morte elle avait environ 41 ans.

J'ai été deux ans veuf et me suis remarié avec Estelle Boulanger de St-Côme - elle demeurait en face de chez nous, et je l'avais connu avant ma première femme. Il y a déjà plus de 32 ans (le 21 juin 1939) de cela et nous avons fait une vie bien heureuse. Nous n'avons pas eu d'enfants ensemble, moi, j'en avais pour les deux, ils sont tous bien mariés et nous visitent souvent et tout va bien.

N.B. Ce charmant entretien s'est passé chez Monsieur Roberge le 19 juillet 1971, j'ai trouvé cette causerie très intéressante, M. Roberge ayant des réparties très joyeuses de temps à autres. Ces notes enregistrées ont été dactylographiées par J.Emile Fortin, 126 Boul. Walberg, Dolbeau le 22/07/71